

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de la Révolution de 1848.

PAR A. DE LAMARTINE.

Nous n'avons à juger ici en M. de Lamartine ni l'homme politique, ni l'un des auteurs de la Révolution de Février. Il ne s'agit que de rendre compte de deux gros volumes qu'il a consacrés à raconter les événements qui ont eu lieu sous le Gouvernement provisoire, de triste et déplorable souvenir, époque sinistre, où la France eut encore plus à rougir qu'à craindre, où elle eut honte d'elle-même et de ses chefs. — Or, M. de Lamartine a entrepris de nous peindre cette époque sous les plus brillants aspects; il s'est plu à la grandir outre mesure, à lui donner des proportions colossales, et, après ce tour de force littéraire, dont peu de gens lui sauraient gré, il a cru avoir dressé un monument pour l'avenir. — Déjà, dans la funeste Histoire des Girondins, qui exercera sur l'opinion la plus détestable influence, dans ce poème en prose, composé à la louange du génie révolutionnaire, M. de Lamartine avait donné la mesure de la justice historique dont il ferait preuve à l'égard des révolutionnaires de 1848. Dès les premières lignes de l'ouvrage auquel le présent article est consacré, il laisse éclater ses prédilections pour la cause démocratique; il n'aime à ne voir dans les révolutions sociales que le produit d'une idée, d'une raison, d'une logique, d'un sentiment, d'une aspiration vers un meilleur ordre de gouvernement, d'une soif de développement et de perfectionnement dans les rapports des citoyens entre eux; jusque dans leurs catastrophes et dans leurs égarements il se plaît à découvrir une sève, une jeunesse et une vie qui promettent aux races de longues et glorieuses périodes de croissance. Tel fut, dit-il, le caractère de la crise de 1789; et les deux volumes qu'il publie ont pour but de prouver que tel a été aussi le caractère de la Révolution de 1848.

Glorifier l'idée révolutionnaire, aux yeux de M. de Lamartine ce n'est point assez; il lui faut surtout exalter un homme, et attirer sur ce homme toutes les préoccupations, toutes les expressions de la popularité, tous les rayonnements de la reconnaissance. Cet homme, c'est lui-même. La personnalité de M. de Lamartine remplit les deux volumes, alors même qu'on ne l'y voit pas clairement en jeu. Quand il n'agit pas physiquement, il agit par l'accomplissement de sa pensée; quand la scène est occupée par ses ennemis, c'est lui encore qui, derrière le rideau ou sur un plan un peu moins en évidence, travaille à déjouer leurs manœuvres, à neutraliser leur stérile impuissance. Tâche l'économie du livre.

Analysé cet ouvrage en deux mois est chose bien facile, puisqu'on n'y trouve rien que le tableau, poétisé, embelli, mais essentiellement didactique, des événements dont nous avons tous été acteurs ou spectateurs pendant la première phase de la Révolution de 1848. On dirait le *Moniteur* amplifié par un rhéteur ou par un poète. Qu'on lise le Bulletin des lois du temps, ce sera l'analyse exacte de l'ouvrage de M. de Lamartine. Quant aux formes littéraires, quant au costume dont il a revêtu ce triste spectacle, on peut les apprécier, on ne les analyse pas. — Aucun ouvrage échappé à la plume de M. de Lamartine n'est vide de talent; c'est par la splendeur du coloris qu'elle se fait remarquer, c'est par la mise en scène qu'elle se distingue de la foule. Dans ce livre comme dans ses autres ouvrages,

M. de Lamartine ne cesse pas d'être un remarquable écrivain. C'est là, qu'on nous permette de le dire, ce qui rend son ouvrage presque odieux. Qu'on se figure une toilette de bal sur un visage décomposé par la mort, ce sera justement l'effet que produira sur nos esprits un ouvrage considérable, rédigé dans le but de prouver la grandeur patriotique de Sobrier, la magnanimité de Caussidière, la puissance intellectuelle de Louis Blanc ou d'Albert. Ces hordes que nous avons vues passer dans la rue, couvertes de haillons et promenant le hideux bonnet rouge; ces misérables souillés de vices et méditant le crime, qui ont cherché un moment à détruire la société française et à s'en partager les lambeaux, M. de Lamartine se fait illusion à leur sujet, et trop souvent ne craint pas de les confondre avec le véritable peuple, de jeter un voile complaisant sur leur hideux aspect, et de les grandir parce que son pinceau de poète ne saurait se dégrader à peindre ce qui est si las. Les manifestations à l'Hôtel-de-Ville, les plantations d'arbres de la liberté, les fêtes populaires de cette triste époque, nous sont par lui présentées comme des événements considérables, qui eurent droit aux regards des contemporains, et qui réagirent puissamment sur l'avenir social. A côté de ces tableaux, M. de Lamartine en place volontiers d'autres dans la peinture desquels ce qu'il y a d'honorable dans son génie se complait; il signale les actes de dévouement et de courage, il met en évidence le patriotisme sincère et le désintéressement des convictions. Comme il avait poétisé la brutale misère des masses, il trouve le moyen d'ajouter des charmes à ce qui doit être laid; mais dans ces tableaux opposés, il se montre beaucoup trop indulgent, beaucoup trop facile dans la distribution de l'éloge. Il n'épargne aucun coupable sous le poids d'une généreuse réprobation; il a des traits flatteurs, des réserves, de belles phrases au service de tous les acteurs du drame. Blanqui, Sobrier, Barbès, Courtais, Rey, Lagrange, Cabet, Raspail, Hubert, et une foule d'autres révolutionnaires médiocres et sans valeur, obtiennent sous la plume l'honneur d'être pris au sérieux et de figurer comme Catilina, César, Cicéron, Jugurtha, Sylla, dans les pages impérissables de Salluste. A notre avis, il y a là une sorte d'abaissement imposé au talent de l'écrivain et à l'histoire. C'est l'un des reproches les plus sérieux qu'on puisse adresser à l'auteur. Tout se tient, d'ailleurs, dans un système. M. de Lamartine a embelli et poétisé des événements vulgaires et obscurs par eux-mêmes, il a cherché à illustrer le principe révolutionnaire et ses plus tristes développements; la même impulsion lui a conduit à grandir les hommes et à dresser des piédestaux à de pauvres comparses, quand il suffisait de renvoyer le lecteur aux grilles de la Cour d'assises et des tribunaux de police. — C'est là ce qui donne à ce livre un caractère mensonger, au point de vue historique, et plus l'écrivain dépense de talent à son œuvre, plus il atteint le ridicule en cherchant à produire un effet de fascination.

M. de Lamartine s'est surtout mis en scène de la façon la plus étrange; on ne voit que lui à chaque page, c'est à lui qu'il rapporte modestement l'honneur de tout ce qui fut bien et beau dans les mouvements qu'il raconte. Nous ne nierons pas qu'au milieu des tempêtes révolutionnaires qu'il avait attirées sur le pays, mieux que tout autre il n'ait senti se réveiller en lui des instincts honorés et courageux, et que, luttant contre un mal dont il était bien souvent la cause, il n'ait fait preuve d'intelligence et de rendu de véritables servi-

ces; mais il lui appartenait moins qu'à tout autre de se rendre ce témoignage, et il n'a pas compris que ces louanges fastueuses et nauséabondes, décernées à chaque moment par l'auteur du livre à lui-même, soulèveraient une sorte de répulsion naturelle et sembleraient souverainement contraires au bon goût. Pour échapper à ce reproche, il a eu l'idée malheureuse d'imiter César, Salluste, Xénophon, Sully, et de parler de lui à la troisième personne. Comme de la part d'un personnage vivant, et que chacun de nous peut sa- luer en passant, rien n'est plus inattendu que cette forme étrange, que ces appellations qui ne semblent qu'un moyen d'éviter le moi et d'accroître démesurément l'éloge, il suffirait de ce défaut pour faire repousser le livre dont nous parlons.

Nous n'avons pas vu que la morale et la religion fussent l'objet d'attaques directes; mais M. de Lamartine loue des événements et des personnages qui ont eu et n'ont cessé d'avoir le caractère d'une protestation contre la religion et la morale; et ces dangereux jugements peuvent troubler, dans beaucoup d'âmes peu éclairées, les notions de la justice et de la vérité. — Tel qu'il est, ce livre a fait son temps; on n'en parle plus, on le lit peu, et on ne le consultera guère comme un document digne de foi.

J. DUPLESSY.

VARIETES.

EXTRAITS DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

[M. de Chateaubriand, dans ses Mémoires d'outre-tombe, apprécie quelques fois les hommes et les choses autrement qu'il n'avait fait dans des écrits antérieurs. C'est une variation ajoutée à plusieurs autres dans la vie de l'illustre écrivain. A ce propos, M. l'abbé d'Assas observe spirituellement que la Restauration, jugée avec sévérité dans les Mémoires, semble avoir payé pour un bon mot de Louis XVIII qui aimait à répéter à ses familiers: "Donnez-vous de garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires; il perdra tout. Ces gens là ne sont bons à rien." M. de Chateaubriand était poète, et les poètes sont une race irritable *valium*.

Ensuite le même Critique ajoute:] Il faut convenir, cependant, qu'il a traité Napoléon beaucoup plus favorablement qu'on ne pouvait l'espérer, après le ton de ses premières brochures politiques. Mais aussi, le géant, dont il avait osé attaquer la puissance, avait renoncé à ses inimitiés contre lui; il avait dit à Sainte-Hélène: "Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré: ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie." Et devenu plus juste à son tour, flatté surtout par ce jugement qui paraît bien académique pour Napoléon, il rend un brillant hommage aux qualités extraordinaires du grand conquérant et résume parfaitement son caractère dans deux chapitres, dont la postérité ratifiera la convenance et la vérité.

On sait que Napoléon s'est toujours plaint avec amertume du gouvernement anglais, qui l'avait condamné à périr sans secours sur un affreux rocher, où il trouvait pis que la cage de Tamerlan. D'après M. de Chateaubriand,

ces plaintes ne sont pas fondées. "L'empereur, dit-il, s'était trompé dans l'intérêt de son mémoire, lorsqu'il avait désiré rester en Europe; il n'aurait bientôt été qu'un prisonnier vulgaire ou flétri; son vieux rôle était terminé. Mais au-delà de ce rôle, une nouvelle position le rajeunit d'une renommée nouvelle. Aucun homme de bruit universel n'a eu une fin pareille à celle de Napoléon. On ne le proclama point, comme à sa première chute, autocrate de quelques carrières de fer et de marbre, les uns pour lui fournir une épée, les autres une statue; aigle, on lui donna un rocher, à la pointe duquel il est demeuré au soleil jusqu'à sa mort et d'où il était vu de toute la terre." Assurément, il est difficile d'offrir des consolations d'un style plus gracieux, plus élégant, plus fleuri, plus poétique; mais eussent-elles été acceptées par l'illustre captif? Il est permis d'en douter.

La mort de Napoléon fut chrétienne; et, pour en peindre toute la grandeur, M. de Chateaubriand a su trouver des accents vrais, profondément sentis, et qui figureraient avec honneur à côté des plus belles pages du *Génie du Christianisme*. "A sa dernière heure, dit-il, le sentiment religieux dont Bonaparte avait toujours été pénétré se réveilla. Thibaut deau, dans ses *Mémoires sur le Consulat*, raconte à propos du rétablissement du culte que le premier consul lui avait dit: "Diable! manche dernier, au milieu du silence de la nature, je me promenais dans ces jardins (la Malmaison); le son de la cloche de Ruel vint tout à coup frapper mon oreille et renouela toutes les impressions de ma jeunesse; je fus ému, tant est forte la puissance des premières habitudes, et je me dis: S'il en est ainsi pour moi, quel effet de pareils souvenirs ne doivent-ils pas produire sur les hommes simples et crédules! Que vos philosophes répondent à cela!... Et les vents les mains vers le ciel. — Quel est celui qui a fait tout cela? Bonaparte, donnant à Vignali les détails de la chapelle ardente dont il voulait qu'on environnât sa dépouille, crut s'apercevoir que sa recommandation déplaissait à Automarchi; il s'en expliqua avec le docteur et lui dit: "Vous êtes au-dessus de ces faiblesses; mais que voulez-vous, je ne suis ni philosophe ni médecin; je crois à Dieu; je suis la religion de mon père. N'est pas athée qui veut... Pouvez-vous ne pas croire à Dieu? car enfin tout proclame son existence, et les plus grands génies l'ont cru... Vous êtes médecin... ces gens-là ne brassent que de la matière; ils ne croient jamais à rien." Fortes têtes du jour, s'écria M. de Chateaubriand, quittez votre admiration pour Napoléon; vous n'avez rien à faire de ce pauvre homme; ne se figurait-il pas qu'une comète était venue le chercher, comme jadis elle emporta César! De plus, il croyait à Dieu; il était de la religion de son père; il n'était pas philosophe; il n'était pas athée; il n'avait pas, comme vous, livré de bataille à l'Eternel; bien qu'il eût vaincu bon nombre de rois, il trouvait que tout proclamait l'existence de l'Être suprême; il déclarait que les plus grands génies avaient cru à cette existence, et il voulait croire comme ses pères. Enfin, chose monstrueuse! ce premier homme des temps modernes, cet homme de tous les siècles, était chrétien dans le dix-neuvième siècle! Son testament commence par cet article: JE MEURS DANS LA RELIGION APOSTOLIQUE ET ROMAINE, DANS LE SEIN DE LA QUELLE J'ai SUIS NÉ ET Y A PLUS DE CINQUANTE ANS. Au troisième paragraphe du

testament de Louis XVI on lit: Je meurs dans l'union de notre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine. — La révolution nous a donné bien des enseignements; mais en est-il un seul comparable à celui-ci? Napoléon et Louis XVI faisant la même profession de foi! Voulez-vous savoir le prix de la croix? Cherchez dans le monde entier ce qui convient mieux à la vertu malheureuse ou à l'honneur de génie mourant.

"Le 3 mai, Napoléon se fit administrer l'extrême-onction et reçut le saint-viatique. Le silence de la chambre n'était interrompu que par le hoquet de la mort mêlé au bruit régulier du balancier d'une pendule: l'ombrelle, avant de s'arrêter sur le cadran, fit encore quelques tours; l'astre qui la dessinait avait de la peine à s'éteindre. Le 4, la terribile agonie de Cromwell s'éleva; pres- que tous les arbres de Longwood furent déracinés. Enfin, le 5, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. Les derniers mots saisis sur les lèvres du conquérant furent: "Dieu... armée, on lève d'arrivé." Sa pensée errait encore au milieu des combats. "Quand il ferma pour jamais les yeux, son épée, expirée avec lui, était couchée à sa gauche, un crucifix reposait sur sa poitrine; ne: le symbole pacifique appliqué au cœur de Napoléon calma les palpitations de ce cœur, comme un rayon du ciel fait tomber la vague."

Saivent sur ses funérailles de magnifiques paroles couronnées par ce morceau vraiment sublime: "Bonaparte n'est point mort sous les yeux de la France; il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. Il dort comme un ermite ou comme un paria dans un walka, au bout d'un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environne. Les nations sont absentes, leur foule s'est retirée; l'oiseau des tropiques atterré, dit Buffon, au char du soleil, se précipite de l'astre de la nuit; où se repose-t-il aujourd'hui? Il se repose sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe.

Les restes de Napoléon ont été ramenés en France; mais M. de Chateaubriand voit encore là une faute contre le renommé. Pompée n'est bien que dans le sillon de sable élevé par un pauvre affranchi, aidé d'un vieux légionnaire. Que ferez-vous, dit-il, de ces magnifiques reliques au milieu de nos misères? Il préférait même un temps où les blancheuses de Vaugondry rôlaient à l'entour avec des invalides inconnus à la grande armée.

L'enseignement de l'Eglise et la Société. [Le trop court passage suivant, est extrait du premier Mandement que Mgr. Régier Archevêque de Cambrai, adressait naguère à ses diocésains, après la prise de possession de son nouveau siège. — Cet extrait plein de vérité sur la déplorable expérience que certaines sociétés européennes font aujourd'hui, de leur révolte contre l'Eglise et son enseignement mérite d'être médité par les peuples que l'orgueil de la raison humaine n'a pas encore plongés dans l'anarchie intellectuelle et dans les convulsions sociales qui en sont la conséquence.]

"Il devient manifeste aujourd'hui pour les moins clairvoyants, dit Mgr. Régier, que sans foi religieuse il ne reste ni vérités morales

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Une demi-heure après, tout était silencieux dans la maison. Mme. Bressieux seule écoutait avec une inquiétude brève, le moindre bruit du dehors. La vieille Marianne qui avait déjà regagné des marques réelles de la miniférence des étrangers, les trouvait beaucoup moins compromettants et avait déclaré qu'il n'y avait point à craindre les visites domiciliaires. Au milieu du silence qui régnait dans la maison, la porte de dehors grince sur ses gonds et Baptistin sortit, vêtu du costume le plus séduisant du vrai patriote, chemise débraillée, bonnet et cocarde rouges, avec le reste de l'accommodement républicain. A peine fut-il à cent pas de la maison, qu'il prit un petit chemin qui conduisait directement au village, et se mit à chanter à tue-tête: Dansons la carmagnole, etc. C'était le complément du costume.

Après tant d'inquiétude, tant d'affreux dangers, tant d'angoisse, tant de fatigues cruelles, ces malheureux proscrits ne devaient pas encore jouir d'un repos si nécessaire. Le sol de Provence, qui les avait vu naître, devait leur être jusqu'au dernier moment cruel et inhospitalier.

Baptistin avait à peine fait quelques pas sur la route qu'il tomba sur une de ces bandes armées qui, sous prétexte de patriotisme et de civisme épuré, parcouraient les campagnes, s'introduisaient dans les maisons et vivaient de vol et de pillage; ils commençaient impunément les plus affreux brigandages. C'était là un des premiers bienfaits de cette révolution qui devait extirper les abus, garantir tous les droits et régénérer la société!!!

Baptistin avait pour principe d'attaquer toujours les difficultés de front; aussi marcha-t-il droit vers ces bandes dont l'allure ne lui disait que trop la pensée peu pacifique qui les animait; mais le digne serviteur avant un de ces crimes qui acceptent tous les dévouements. Hôla, hô! camarades, leur dit-il, vous voilà de bonne heure en route.

Et toi, citoyen, répondit celui qui était en tête, tu parais de joyeuse humeur. Quand je chante la carmagnole le matin, répartit Baptistin, je m'égaie pour tout le jour. Bien parlé! reprit le même homme qui jouissait d'une de ces figures à pendre volontiers à première vue. Viens avec nous, je t'enrôle dans notre régiment.

Baptistin jeta un coup-d'œil sur le régiment, dont les haillons pendaient en lambeaux:—

Je n'ai jamais eu de goût pour l'état militaire, dit-il du ton le plus simple et le plus naturel.

Tu as tort, on fait ce qu'on veut, on prend ce qu'on peut et l'on se réjouit de temps en temps le cœur en faisant danser les têtes des ci-devants à la lanterne patriotique.

Le fait est que la chose est séduisante; les yeux de ci-devants! on n'en prendra jamais assez... est-ce que vous seriez sur les traces de quelques uns?

Les chiens de bonne race chassent toujours. Ah bah! exclama Baptistin, ma foi tant mieux! je n'aime pas les aristocrates.

Je les aime moi pour leur tordre le cou, répartit celui qui était à côté de Baptistin en lui tendant sa main sale.

A la bonne heure, fit celui-ci, en ayant soin de lui frapper sur l'épaule pour éviter de mettre sa main dans la sienne.

On voit qu'il n'était pas possible d'être plus dans son rôle... Baptistin jugea que le moment était venu de placer sa phrase accoutumée qui produisait toujours un si bon effet:—

Il paraît qu'on sait quelque chose?

Beaucoup de choses; il vient d'arriver à la ville un représentant montagnard qui comprend bien la chose; il dit qu'on est mou, qu'on se relâche dans les départements, que les royalistes travaillent les campagnes, et qu'ils vendent la France aux Prussiens.

Ah! ah!... comme toujours, répondit Baptistin avec un sourire ironique qui heureusement échappa à son interlocuteur. Oui! comme toujours, répondit l'autre avec un renfort

de colère et de voix... C'est là un des précieux avantages de la langue française; les mêmes mots rendent des pensées bien différentes.

Voyons, conte-moi la chose, citoyen officier, dit Baptistin au chef.

Celui là ne savait jamais se taire; aussi il se campa majestueusement sur la hanche, appuya contre son épau le canon de son fusil qu'il avait volé dans quelque château, et dit avec importance: Il paraît qu'il y a dans les environs une volée de ci-devants, éparpillés à droite et à gauche; les gredins! Aussi double vigilance; des postes partout, et tout ce qui est louche, coiffe, et le reste. Tous les jours des visites domiciliaires chez les suspects, des patrouilles dans les campagnes, et par dessus le marché, bonne récompense à ceux qui feront d'importantes captures.

Mais, interrompit Baptistin, que ces paroles avaient fort peu rassuré, sait-on s'il y en a de réfugiés par ici?

Si on le savait ça ne serait pas long, mais il doit en avoir; le représentant de la montagne a dit: "Quand il n'y en a plus, il y en a toujours" et il a raison!... n'est-ce pas, vous autres?

Il a raison, hurlèrent toutes les voix. Il a raison!... cria Baptistin plus fort et plus longtemps que toute la sans-culotterie; c'est comme ça que doit parler un vrai jacobin.

Alors tu es des nôtres, dit l'officier; tu parais avoir de solides épaules et une vigueur saine poigne; si nous en empoignons un, nous lui ferons danser une fameuse contredanse; tu fe-

ras l'orchestre et tu partageras avec nous les assignats.

Ma foi, reprit Baptistin qui avait son idée, ça me va de marcher avec de bons sans-culottes comme vous autres, et puis... de partager des assignats.

Ah! ah!... mon gaillard, tu flaires le papier de la république!

Je flaire, j'aime et j'admire tout ce qui vient de la république une et indivisible, répondit Baptistin d'une voix solennelle...

Cette maxime, qui prouve d'un si noble patriotisme, lui courait tous les jours; c'était à qui l'entourerait; Baptistin distribuait force poignées de main; il en avait fait son deuil, et baissant la voix pour donner plus d'importance à ses paroles, il dit:

Je vois que vous êtes tous de bons enfants, puisque sans me connaître, vous m'offrez ma part; je sais bien que vous me direz: un bon jacobin, ça se reconnaît de suite; c'est égal, c'est gentil de votre part. Donc écoutez-moi bien tous, car je peux vous avancer en besogne.

Les têtes avilies, haletantes, attentives, se portèrent sur Baptistin pour devorer une à une les paroles qu'il allait prononcer.

Silence, vous autres, dit le chef, et écoutez le citoyen puisqu'il a une communication à nous faire. On fit silence... Baptistin dit: J'ai une affaire urgente pour laquelle il faut que je sois sans faute ce matin à la ville, mais cette affaire m'en prendra une heure tout au plus; après quoi, je suis à vous pieds et mains jointes